LILLE

UNIVERSITÉ POPULAIRE

La Conférence Buisson

C'est devant une salle chaleureusement bondée, que M. Ferdinand Buisson, l'éminent conférencier, avait, appelé par l'Université Populaire, a pris hier la parole au Grand-Théâtre.

Sur la scène, autour de M. Debierre, qui présidait, nous remarquons : MM. Dufour, professeur à la Faculté des Lettres et conseiller municipal; Cliquennois-Plaque, Mourement, Geoffroy, Wrequin, conseillers municipaux; M. Bonnette, Directeur de l'Enseignement primaire; Demartine, doyen honoraire de la Faculté des Sciences; Wertheimer, professeur à la Faculté de Médecine; Pallot, professeur à la Faculté des Sciences; Minet et Cuir, inspecteurs primaires; Six, professeur au Lycée; Mlle Dugardin, Directrice de l'Ecole primaire supérieure; Bertrand, Directeur de l'Ecole pratique d'Industrie; Robert, rédacteur en chef du *Progrès du Nord*; Delaît, juge d'instruction, Dautriche, Surveillant général du Lycée; Desplanque, bibliothécaire-archiviste de la Ville; le docteur Bécour, M. Bécour fils; Boone, secrétaire, et tous les membres du Comité de l'Université Populaire.

S'étaient fait excuser : M. le Préfet du Nord, qui avait envoyé un représentant, M. Delory, Maire de Lille; M. Margotet, recteur; et M. Victor De Swarte, Trésorier-Payeur général.

Disons tout de suite que M. Buisson, pendant plus d'une heure, a su tenir tout son public informé et attentif, non pas par la recherche de grands effets oratoires, mais grâce seulement à la généreuse beauté des idées et à la netteté simple et forte qu'il a mises à les développer, comme il sied à quelqu'un qui veut davantage *instruire et convaincre que séduire et charmer*.

Il a pleinement réussi le mot par lequel M. Debierre l'a présenté à l'auditoire dans son discours : « Je dis que M. Buisson, chacun de vous se dira qu'il n'a pas perdu sa journée ! »

Allocution de M. Debierre

En quelques phrases rapides, et se référant à l'article par lequel le Progrès du Nord avait, hier ce qu'était, et ce qu'avait fait M. Buisson, M. Debierre présente le conférencier. Il rappelle son œuvre féconde, sa collaboration active et puissante à l'œuvre scolaire qui reste l'honneur de la Troisième République. Il proclame ses titres à la reconnaissance que lui doit notre démocratie pour laquelle il a si longtemps et si utilement travaillé et qu'il est encore aujourd'hui en se dévouant à ces Universités Populaires qui se créent partout en France.

Conférence de M. Buisson

M. Buisson se défend d'apporter ici un discours d'apparat. Il va parler simplement, pratiquement d'une chose très intéressante : de l'Université Populaire et de son rôle social. Il s'attachera surtout à montrer des définitions chez ses auditeurs et non pas à leur imposer les siennes.

C'est du reste la méthode même et le principe des U. P. qui cherchent à provoquer la réflexion personnelle, l'effort de l'esprit à qui, après un examen, il appartient de se prononcer librement.

Nous bannissons, dit-il, toute consigne intellectuelle ou morale, tout ce qui ressemble à un dogme, à un credo quelconque, et demandons que chacun se fasse lui-même après un travail de sa conscience et de sa raison.

L'orateur explique ensuite qu'il faut considérer l'U. P. comme une continuation logique de l'œuvre scolaire commencée avec Jules Ferry, et comme le prolongement nécessaire de l'école primaire.

Celle-ci est la base, la pierre angulaire, l'assise fondamentale sur laquelle il fallait faire reposer l'édifice républicain. Nous devions commencer par là et établir de façon inébranlable cet humble soubassement.

Mais il a fallu continuer. Quand l'enfant quitte l'école primaire, il n'est encore qu'un enfant, faiblement armé pour la vie, et pour qui la société n'a pas fait tout ce qu'elle a pour devoir de faire. Alors nous avons vu le mouvement post-scolaire. Les in-titutrices et institutrices surgissent le dimanche, et, déploient dans ces œuvres post-scolaires un dévouement admirable à parfaire par l'éducation de l'adolescent l'éducation incomplète de l'enfant.

Et, ici, à Lille même, l'*Œuvre Française de la Jeunesse*, avec une persévérance, une ardeur et des succès que j'admire et que je tous, vous montre ce qu'on peut faire grâce à cette éducation de l'adolescence et des adultes. Mais ce n'est encore que le second degré de ces œuvres d'instruction en dehors de l'école. L'Université Populaire est le troisième.

Ce que n'est pas l'Université Populaire

Qu'est-ce donc que l'U. P.? A quoi vise-t-elle? Pour bien le comprendre, il faut savoir d'abord ce qu'elle n'est pas.

« Il n'y a pas de sommes pas des neutres ; nous sommes franchement laïques et laïcisateurs.

Et, s'adressant au docteur Bécour, qui, jusqu'à ma déclaration, m'a pris de me servir de ces termes commençant par « anti », Nous ne sommes jamais opposé à tout ce qui est humain et nous respectons toutes les opinions. Mais nous sommes résolument hostiles à tout ce qui est antihumain et de même que je ne saurais pas dans proclamer « antiméchanicien » ou, par exemple, je ne crains pas davantage de me dire « anticlérical », parce que le cléricalisme n'est qu'une tyrannie religieuse d'abord, morale et intellectuelle ensuite, et qui cherche toujours à se traduire par une tyrannie politique. Et avec toutes les tyrannies nous ne transigeons pas.

Le conférencier dit ensuite que les Universités ne sont pas des œuvres de sectateurs. Si l'on ne cherche pas à y plaire à tout le monde, on ne vivrait pas longtemps.

Nous ne sommes pas devant qui veulent prouver et garder sous leurs mains une forte dentée, sûrement, comme elles ne sommes pas non plus prédominant une réalité unique, mais seulement à provoquer l'effort grâce auquel chaque intelligence pourra s'assimiler spontanément ce qui lui paraîtra être la vérité.

Ce qu'est l'Université populaire

Alors que sommes-nous ? En un mot, nous sommes des semeurs de doute. Je veux dire que nous sommes toutes les universités, ces ouvriers, ces gens qui nous dans une libre et féconde contradiction.

Par là, nous travaillons à ce but : ne laisser aucun chacun d'entre nous, ne laisser aucun sentement qui nous reconnu telle après un travail et un examen personnels.

Dans toutes nos U. P. si diverses de forme, une chose unique vous frapperait. C'est le mélange de toutes les professions, de toutes les conditions sociales, de tous les âges.

Que viennent faire ensemble ces étudiants, ces employés, ces professeurs, ces ouvriers ; ces manuels et ces « intellectuels », suivant un mot que je trouve d'opinionnée bien restreinte, car il y a un intellectuel partout ou il y a une intelligence ? Eh, certes, j'aimerais que les plus intellectuels ne sont pas toujours ceux qui sont les plus classés.

Je viennent s'instruire, lire, discuter et aussi faire une chose très importante : Jouer de l'art en commun.

M. Buisson nous montre que toutes les Universités ont mis, en quelque sorte, l'art au centre de l'enseignement et se félicite de cette heureuse idée qui est d'une haute portée morale.

Réponse à des objections

Et l'heure que faut-il penser de ce rapprochement des classes ? Car — il faut reconnaître même ce que l'on regrette le plus profondément — il y a encore des classes.

Interrogeons-nous ? Est-ce un bien, est-ce un mal, est-ce une chose indifférente ?

D'abord aux objections même que ce fait a provoquées, on voit qu'il n'est pas indifférent.

Ces objections sont celles-ci : Les uns ont dit qu'à ce commerce, à ce mélange, les bourgeois vont se laisser influencer et scandaliser, et que cette tendance pourra les amener plus tard, beaucoup plus loin qu'on ne pense.

D'autres craignent qu'à ce contact avec des bourgeois, bourgeoisie intelligente, sans morgue, sans préjugés, animée d'une pitié profonde pour les misères sociales et du désir de les diminuer, les ouvriers finissent par laisser atténuer en eux la préoccupation de leurs revendications. On redoute que le prolétariat ne finisse à en détacher du but, *ne diminuer le mouvement de ce classe, à se désolidariser d'avec elle, et par là, en réduire d'énerver la force* du parti prolétarien.

Voilà les objections !

Eh ! bien, je ne pense pas de dire que si l'U. P. devait atténuer le sentiment que tout ouvrier doit avoir de la solidarité ouvrière, si elle devait le détourner de cette grande pensée et de cette passion à laquelle il doit rester attacher, si l'U. P. devait faire cela, eh ! bien, oui, l'ouvrier aurait raison de s'en défier.

Mais M. Buisson montre que l'U. P. n'est pas cette sorte de Syndicat jaune et que le prolétaire ne peut rien perdre de cette force qui l'anime au contraire, en contact qu'il y rencontre.

En effet qu'y a-t-il entre tous ces membres de l'U. P. ? Quel lien commun les unit ? Pourquoi l'ouvrier et l'étudiant y sont-ils venus ?

C'est que l'ouvrier, tel je le suppose très fermement attaché aux organisations syndicales et ouvrières, c'est là que l'ouvrier sent qu'il est pas un miracle qui se fera sous un coup de baguette et qui pour rifler aux transformations nécessaires et nécessaires il lui suffira de lui, une fois, donner la Dictatrice.

Le jeune étudiant, de son côté, a fait une découverte différente. Il a compris qu'il est un privilégié.

Il a compris qu'elle était la vie de ce travailleur manuel, courbé sous un travail si lourd, si abrutissant, qu'à ce degré-là le labeur diminue son sorte et tyrannique. Il a compris que cette misère de l'ouvrier était marquée d'une infériorité douloureuse et il s'est dit que, malgré la Déclaration des Droits de l'Homme, les hommes n'étaient pas encore égaux.

Voilà pourquoi il est allé à l'U. P.

Donc, ce qui grandit, ce qui unit tous les membres des U. P. c'est la grande idée de la justice sociale. Et cette admirable vision venant hanter le cerveau du jeune étudiant bourgeois et le rendre plus ami aux ouvriers, réfléchir avec eux et s'instruire par eux.

Il n'est refuse a, écarter ce désir de participer à la solution de la question sociale, malgré tous les sophismes qui parfois pourraient l'en détourner.

—Respectons l'ordre de Dieu, disent les uns. C'est Dieu qui a fait cela ; c'est bien fait. Les malheureux. Ils seront récompensés plus tard.

— Bah, disent d'autres, la société est aussi faite, laissons la. Cela ne nous regarde pas. Ayons compassion des malheureux, mais profitons de ce que nous sommes les heureux. Ne changeons rien à rien.

Ce genre d'étudiants ou d'intellectuels n'existe pas aux U. P. M. Buisson sait bien évidemment que les U. P. ne vont pas résoudre la question sociale. Non, mais elles feront quelque chose de très important : elles feront pénétrer dans la conscience de chacun. Elles développeront le sens social, et le besoin chaque jour grandissant d'une justice toujours plus complète et plus parfaite.

Tous les membres d'une U. P. peuvent donc parfaitement s'entendre, sans être complétement d'accord. Chacun pourra venir la réalisation d'une Justice Sociale suivant ses sentiments personnels ; chacun s'efforçant vers le mieux, ne formerait-ils pas une armée marchant vers le même but et vers une *Vie chacune meilleure*. Wallon-court ! Vous réunissez les conditions d'aptitudes physiques exigées si vous n'avez pas été *réformé* ; 2° avez atteint de 25 ans ; 3° la présence sur le France, que vous devrez verser des votre admission.

— *F. F.* Nous avons pensée à la lisse avant hier. Canion Sud : 3 février 9 h. du matin.

DROIT USUEL

A. M. H. C. Nous ne voyons pas la lettre dont vous parlez et l'avez que vous nous demandez pas ; être pour en contre sa tenour. — *Un antiréfractaire à Dorothy* 1 mou; 2 non ; 3 si ; 4 faites inquiéter vos droits bien sûr. — *Ledoux à Dupont.* Lui conclusion des portes et fenêtres est de droit à la charge du bailleur. — *Bide.* Le mariage fait par l'ancienne pour, aux termes de l'article 1070 du Code civil, *être attaqué pour cause de bigamie le plus du* — *Lille.* Lorsque le conseiller de conciliation ne parvient pas du ses si le partage a été fait entre vile : par trente ans s'il a été fait par testament. — *Ledoux à Lille.* Quand l'enfant a été reconnu et déclaré mortné, il est des lieux et aussi comme à toutes les autres indications apparentes et cachées, il lui est impossible de prouver qu'il a été vivant et de faire la justice sociale ; qu'il faut laisser exister la liberté ; qu'il faut laisser faire, laisser passer.

Mais bien malgré tout nous ne nous arrêterons pas, et s'il nous faut respecter les fatalités inposées par la nature,